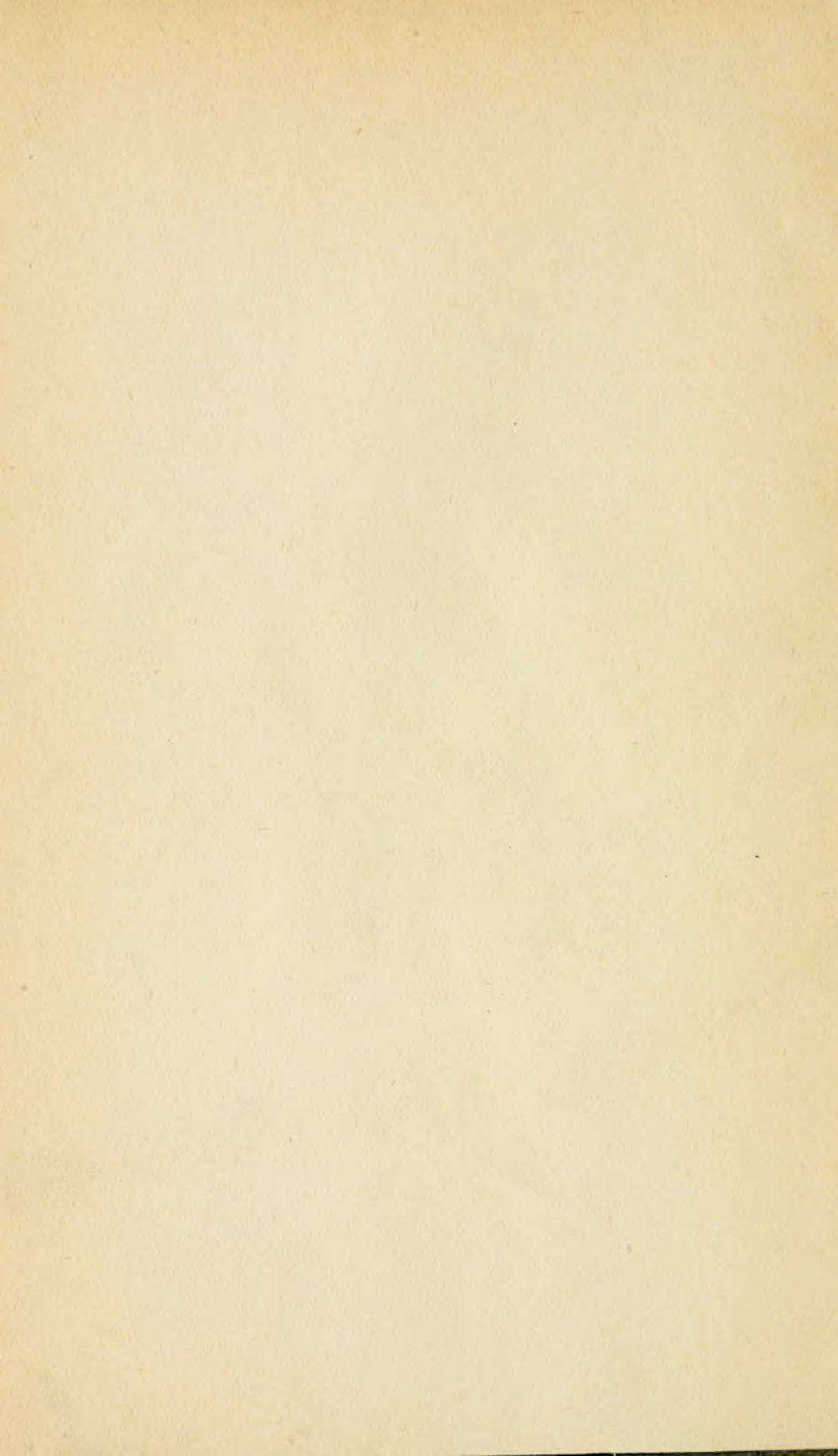


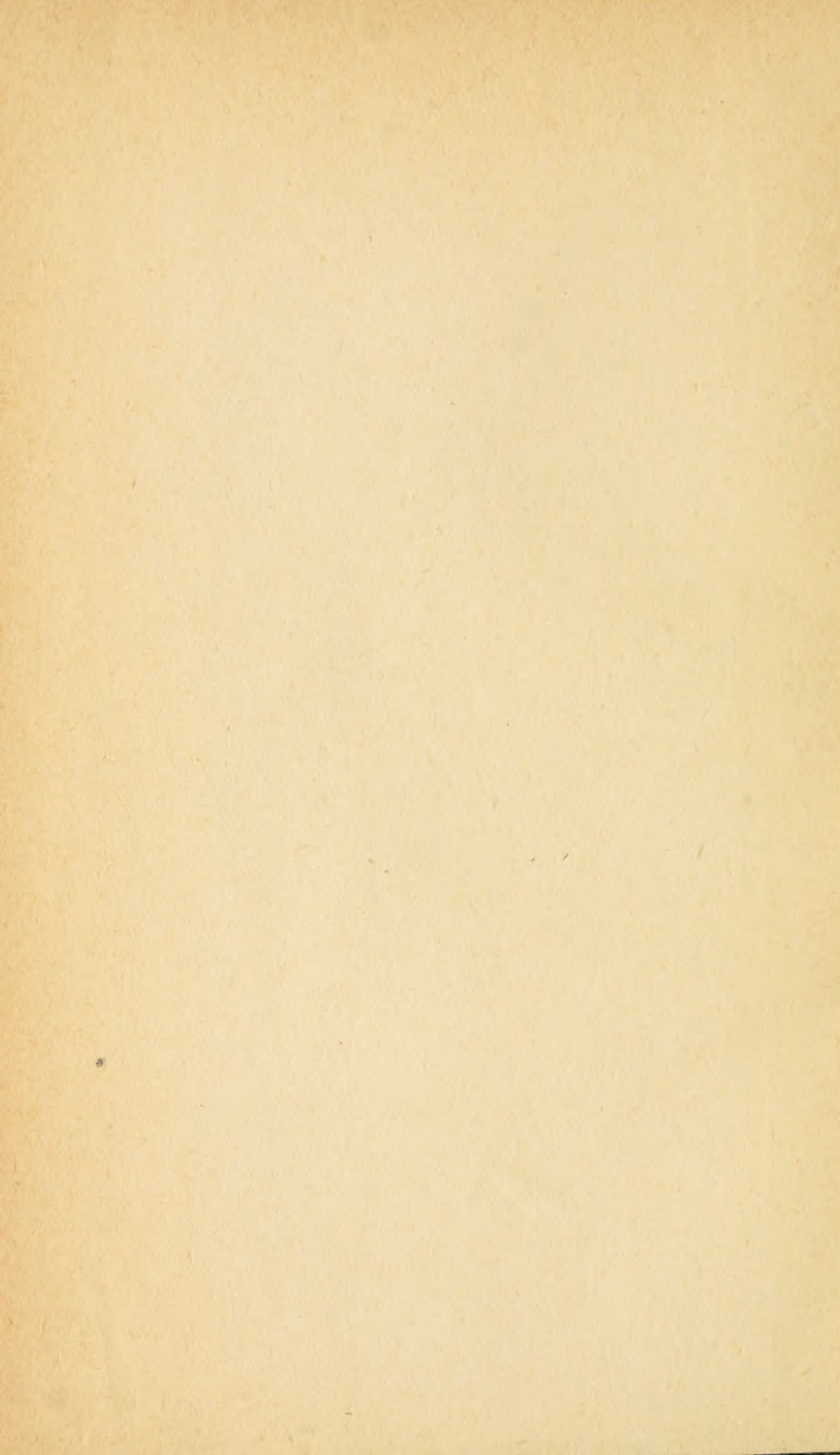
PQ  
2199  
C3  
1910











13







*Il a été tiré de cet ouvrage :*

- 1 exemplaire sur papier des manufactures impériales du Japon, numéroté 1;*
- 2 exemplaires sur papier de Chine, numérotés 2 et 3;*
- 10 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés 4 à 13.*

UN  
CAS DE CONSCIENCE

# OUVRAGES DE M. PAUL BOURGET

PARIS DANS LA MÊME SÉRIE

---

## CRITIQUE ET VOYAGES

Essais de psychologie contemporaine, 2 vol. — Études et Portraits, 3 vol. — Outre-Mer, 2 vol. — Sensations d'Italie, 1 vol.

## ROMANS

Cruelle Énigme, suivi de Profils perdus, 1 vol. — Un Crime d'amour, 1 vol. — André Cornélis, 1 vol. — Mensonges, 1 vol. — Physiologie de l'amour moderne, 1 vol. — Le Disciple, 1 vol. — Un Cœur de femme, 1 vol. — Terre promise, 1 vol. — Cosmopolis, 1 vol. — Une Idylle tragique, 1 vol. — La Duchesse bleue, 1 vol. — Le Fantôme, 1 vol. — L'Étape, 1 vol. — Un Divorce, 1 vol. — L'Émigré, 1 vol.

## NOUVELLES

L'Irréparable, suivi de : Deuxième amour, Céline Lacoste et Jean Maquenem, 1 vol. — Pastels et Eaux-Fortes, 1 vol. — François Vernantes, 1 vol. — Un Saint, 1 vol. — Recomencements, 1 vol. — Voyageuses, 1 vol. — Complications sentimentales, 1 vol. — Drames de famille, 1 vol. — Un Homme d'affaires, 1 vol. — Monique, 1 vol. — L'Eau profonde, 1 vol. — Les Deux Sœurs, 1 vol. — Les Détours du cœur, 1 vol. — La Dame qui a perdu son peintre, 1 vol.

## POÉSIES

La Vie inquiète, Petits Poèmes, Édel, les Aveux, 1 vol.

## THÉÂTRE

Un Divorce (en collaboration avec M. André Cury), 1 vol. — La Barricade. *Chronique de 1910*, 1 vol.

---

## ŒUVRES COMPLÈTES

Édition in-8° cavalier. Prix de chaque volume..... 8 francs.

---

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers.

1725  
PAUL BOURGET ET SERGE BASSET

---

UN  
CAS DE CONSCIENCE

PIÈCE EN DEUX ACTES



355 570  
7-10-1910

PARIS

LIBRAIRIE PLON  
PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS  
8, RUE GARANCIÈRE — 6<sup>e</sup>

—  
1910

*Tous droits réservés*

*Un Cas de conscience* a été représenté à Paris, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 4 juin 1910.

## PERSONNAGES

<i>La comtesse de Rocqueville</i> , 55 ans..	M <sup>lle</sup> RENÉE DU MINIL.
<i>Le comte de Rocqueville</i> , 60 ans....	MM. PAUL MOUNET.
<i>Le docteur Odru</i> , 26 ans.....	ALEXANDRE.
<i>Le docteur Poncelet</i> , 60 ans.....	SIBLOT.
<i>Bernard</i> , maître d'hôtel, 60 ans....	JOLIET.
<i>Jean</i> , valet de chambre, 30 ans.....	FALCONNIER.
<i>Georges de Rocqueville</i> , 26 ans.....	GERBAULT.
<i>Robert de Rocqueville</i> , 23 ans.....	NORMAND.
<i>André de Rocqueville</i> , 19 ans.....	BUSSEUL.

70  
3144  
C3  
1910

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

# ACTE PREMIER





Un salon attenant à la chambre du comte de Rocqueville. Tapisseries aux murs. Meubles anciens de style disparate, et qui révèlent la longue durée des Rocqueville dans le château héréditaire. Par les fenêtres, perspective d'un vaste parc, déjà touché par l'automne.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

BERNARD, puis LA COMTESSE

BERNARD, *à la fenêtre.*

Voulez-vous bien vous taire, polissons? On ne vous laissera plus traverser le parc pour aller à l'école. Qu'est-ce que tu as à rire, toi, François? C'est toi qui les mènes? Attends un peu que je descende te tirer les oreilles. Bon! ils se sauvent. (*Il ferme la fenêtre.*) Je suis sûr que c'est son père, à ce François, qui l'envoie pour empêcher M. le Comte de reposer... Ah! la canaille!... Car enfin, ils savent tous que M. le Comte est malade. A la place du patron,

moi, il y a longtemps que j'aurais fait fermer la grille. Quand on habite un village peuplé d'apaches!... Vous voulez hurler, petits scélérats? Vous hurlerez sur la route.

LA COMTESSE, *entrant*.

Vous êtes seul, Bernard? J'avais cru entendre parler.

BERNARD

C'est moi, madame, qui grondais ces galopins.

LA COMTESSE

La consultation dure toujours?

BERNARD

Oui, madame la Comtesse. Ça fait tant d'embarras, ces grands médecins de Paris! Si seulement ils en savaient plus que les autres!... Tenez, moi, madame la comtesse, vous connaissez le rebouteux Guillaume. Il vient pas de Paris, celui-là. Tout de même, quand j'ai été malade, l'année dernière, il m'a donné une bouteille. Et me voici!...

LA COMTESSE, *regardant la pendule.*

Plus de trois quarts d'heure. Comme c'est long ! On ne vous a pas appelé ?

BERNARD

Si, madame la Comtesse, un moment... M. le Comte s'était évanoui. Alors j'ai aidé Jean à le tenir pendant qu'on lui faisait respirer quelque chose, dans un ballon.

LA COMTESSE

De l'oxygène ?

BERNARD

Oui, madame la Comtesse. Un nom comme ça.

LA COMTESSE

Et comment n'êtes-vous pas venu m'avertir ?

BERNARD

Ça n'a duré que deux minutes, madame la Comtesse. Seulement, quand il s'est réveillé, il paraissait souffrir beaucoup.

LA COMTESSE

Il s'est plaint ?

BERNARD

Oh ! Non, madame la Comtesse. Vous savez comme il est fier. Seulement il parlait, il parlait tout bas.

LA COMTESSE

Qu'est-ce qu'il disait ?

BERNARD

Je n'ai pas entendu, madame la Comtesse, ni moi ni personne. C'est au docteur de Paris qu'il parlait tout bas. Et l'autre répondait : « Plus tard ! plus tard ! »

LA COMTESSE

Plus tard, quoi ?

BERNARD

Je ne sais pas, madame la Comtesse.

LA COMTESSE

S'il s'évanouit une seconde fois, je veux être là... Vous me trouverez à la chapelle... S'il ne se passe rien, aussitôt la consultation finie, vous viendrez m'appeler. Aussitôt, vous m'entendez ?

BERNARD

Bien, madame la Comtesse.

*La Comtesse sort.*

## SCÈNE II

BERNARD, puis JEAN

BERNARD, *regardant la Comtesse s'éloigner.*

J'ai mon idée, moi!... Seulement... entre l'arbre et l'écorce...

*Il secoue les doigts.*

JEAN, *vêtu d'un tablier d'infirmier, et entrant par le fond avec un ballon à tube et un flacon.*

Bernard! Tu ne pourrais pas aider un peu les copains, au lieu de rester là à faire le Jacques?

BERNARD

Allons, donne. Et ne ronchonne pas! Depuis qu'ils ont fait de toi un infirmier, ce que tu te gobes, mon petit! (*Regardant l'appareil qu'il a pris.*) Ça va toujours mal là-bas?

JEAN

Mais non. Même on dirait que ça va un peu mieux. Ça l'a comme ravigoté, cet homme, d'avoir un nouveau médecin. C'est drôle, pas? Il a voulu se lever. Je l'ai mis dans un fauteuil à roulettes. Il voulait s'habiller, ils l'ont empêché, ils ont eu tort. Pour moi, il n'est peut-être pas si malade que ça. Tu le verrais, dans son fauteuil, il a son air d'autrefois.

BERNARD

Ça ne signifie rien avec des gaillards comme lui. Il a de ça, le patron! Qu'est-ce qu'ils disent les médecins?

JEAN

Hum! Des boniments : « Vous irez mieux. Prenez courage. Ce n'est rien. Vous guérirez. » Ils bavassent, quoi! Faut bien qu'ils gagnent leur argent.

BERNARD, *haussant les épaules.*

Puisque les maîtres coupent dedans...

JEAN

Pas lui. Si tu l'avais entendu comme moi, qui disait au médecin de Paris : « Faites-moi vivre seulement jusqu'à demain, je vous tiens quitte du reste. »

BERNARD

C'est ce qu'il ne cessait pas de dire au médecin d'ici. Pourquoi demain, toujours demain?

JEAN

C'est parce qu'il attend toujours ses fils. (*Se montrant le front.*) C'est de là qu'il est malade, tu sais, car enfin, s'il était si tellement en danger que ça, Mme la Comtesse les aurait fait venir, ses fils. C'est même extraordinaire qu'ils ne soient pas encore venus.

BERNARD

Et si elle aime mieux qu'il ne les voie pas?

JEAN

Elle? Pourquoi?

BERNARD

Pourquoi? Parce que les mourants, quand

ça déménage, ça dit des choses... C'est comme moi, maintenant, tiens ! Je ne suis pourtant pas mourant... Oh ! les docteurs ! Je vais avertir Mme la Comtesse.

*Ils sortent.*

### SCÈNE III

LE DOCTEUR ODRU, LE DOCTEUR PONCELET

LE DOCTEUR PONCELET, *entrant.*

Eh bien ! qu'en pensez-vous, docteur Odru ?

LE DOCTEUR ODRU

Ce que vous en pensez, docteur Poncelet. C'est une néphrite chronique à la dernière période. Le cœur commence à défaillir. L'urémie se complique d'asystolie. C'est extraordinaire qu'il dure encore.

LE DOCTEUR PONCELET

Ah ! si M. de Rocqueville avait voulu m'écouter !... Il y a deux ans que je le supplie de se soigner, de ne plus monter à cheval, de ne



plus chasser à courre, par exemple. Est-ce que nous chassons à courre, nous? Hein?... De se mettre au lait; le lait est si bon ici, vous en goûterez. De ne plus fumer. Ça, je comprends mieux. Allez donc parler de régime à un malade de ce caractère, qui avait la manie de dire non!

LE DOCTEUR ODRU, *souriant*.

Du négativisme, comme disent nos maîtres.

LE DOCTEUR PONCELET, *riant haut*.

A la bonne heure, docteur Odru. Vous ne donnez pas dans ces godans-là. Parlons français, quand nous le pouvons. (*Sérieux.*) Ces gens à caractère difficile ont souvent une vitalité déconcertante. Ils s'entêtent à ne pas mourir. Et le Comte a toujours été un homme impérieux, autoritaire, très despotique sous des manières très courtoises, très fier de son nom, sans jamais le dire. Aucune vanité, mais un orgueil! Et des violences! La maladie est venue multiplier tout cela, naturellement. Et

puis... il y a peut-être bien eu un épisode...

LE DOCTEUR ODRU

Quel épisode? Je tiens à ce que vous me communiquiez toutes vos observations dans le moindre détail, mon cher confrère. Je vous répète ce que je vous ai dit ce matin en arrivant. Un chef de clinique dans un service d'hôpital, comme moi, n'est encore qu'un élève, surtout en face d'un vieux praticien comme vous. En m'envoyant ici, le professeur Louvet m'a bien recommandé de prendre vos conseils; il fait grand cas de vous, très grand cas.

LE DOCTEUR PONCELET

Pas de compliments entre nous, mon cher confrère. Je suis un vieux médocastre de province, je le sais, et vous, demain, vous serez un brillant agrégé... En tout état de cause, j'aurais été heureux de vous avoir en consultation auprès d'un malade si gravement atteint. En ce moment, j'ai une autre raison plus humble. (*Geste d'étonnement d'Odru.*) Vous allez

comprendre... Et d'abord quand je parlais d'épisode, je ne prenais pas ce mot dans le sens médical. Médicalement, le seul épisode a été cette attaque d'urémie à demi convulsive que je vous ai décrite et que j'ai arrêtée classiquement avec la saignée. Il s'agit d'autre chose... Une question. En dehors de ses indications toutes professionnelles, Louvet ne vous a rien dit de particulier sur M. de Rocqueville?

LE DOCTEUR ODRU

Absolument rien.

LE DOCTEUR PONCELET

Aucune allusion à...?

LE DOCTEUR ODRU

Aucune... Pourtant, c'est vrai, quand je l'ai quitté, hier soir, il m'a rappelé comme pour me faire une recommandation.

LE DOCTEUR PONCELET

Ah! Laquelle?

LE DOCTEUR ODRU

En latin!... Il m'a cité presque solennelle-

ment la phrase du vieux serment hippocratique.

LE DOCTEUR PONCELET

*Nec visa, nec audita, nec intellecta?*

LE DOCTEUR ODRU

Précisément.

LE DOCTEUR PONCELET

Il sait donc qu'il y a ici quelque chose à voir, à entendre, à comprendre, et à oublier... Il s'agit d'un secret de famille, que je connais et qu'il faut que vous connaissiez.

LE DOCTEUR ODRU

Je ne suis pas curieux, vous le savez. A moins que vous n'estimiez que ce soit utile pour le traitement.

LE DOCTEUR PONCELET

Nécessaire. La crise de la maladie que traverse M. de Rocqueville est dominée par une crise morale. L'exagération des symptômes qui m'a décidé à écrire à Louvet a été certainement produite par une scène récente entre

la Comtesse et son mari. Cette scène peut se renouveler aujourd'hui, demain, et emporter le malade. Voilà pourquoi je dois vous mettre au courant.

LE DOCTEUR ODRU

Dites.

LE DOCTEUR PONCELET, *après une hésitation.*

La Comtesse n'a pas été une épouse fidèle. C'est une femme singulière, avec un caractère impulsif, romanesque, fantasque.

LE DOCTEUR ODRU

Une grande nerveuse, j'ai vu ça tout de suite.

LE DOCTEUR PONCELET

Ah! si vous aviez connu son père?... Un original! un viveur. Elle a grandi dans un milieu dramatique. Il est mort, soi-disant d'un accident de chasse. Pour moi, il s'est tué d'un coup de fusil. Mais il ne s'agit pas de cette histoire. Parlons de la Comtesse. Pendant des années elle a eu une liaison, presque affichée,

avec un des parents de son mari, un cousin, un M. de Courtry qui avait son château dans le voisinage. Ce M. de Courtry est mort l'année dernière. L'un des fils de Mme de Rocqueville est de lui. Il y en a trois. C'est le second, Robert. Pourquoi pas le troisième aussi, puisque la liaison a continué avec les partages forcés que ces situations comportent? Nous sommes entre médecins...

LE DOCTEUR ODRU

Oui, oui... Ce sont de ces bizarreries physiologiques qui doivent singulièrement embarrasser les mères dans la distribution des paternités. (*Il rit.*) Mais, je vous prie, comment Mme de Rocqueville peut-elle savoir avec certitude que le second est de son amant? Et vous-même, mon cher confrère?

LE DOCTEUR PONCELET

Mme de Rocqueville ne m'a pas raconté les secrets de son alcôve. Quant à moi, un médecin de province, vous savez, a des clien-

tèles familiales. Il découvre de ces petits signes de ressemblance si profonds, si intimes, qu'ils sont infaillibles. Bref, je vous affirme que le troisième des enfants est un Rocqueville, le deuxième un Courtry. Mme de Rocqueville ne s'y trompe pas plus que moi.

LE DOCTEUR ODRU

Et M. de Rocqueville?

LE DOCTEUR PONCELET

Nous y sommes. Jusqu'à ces derniers mois il n'a rien soupçonné, vous m'entendez, rien. Je l'ai vu au lit de mort de Courtry. Comme il l'a pleuré! C'est depuis, que sa défiance s'est éveillée... Pourquoi, maintenant qu'elle ne peut plus servir qu'à empoisonner ses derniers moments? Mais elle s'est éveillée. Ça d'abord été un changement de manières vis-à-vis de sa femme... des silences... des brusqueries, même devant moi. J'ai attribué cela à la maladie. J'ai voulu en avoir le cœur net. Un jour que je lui tâtais le pouls, j'ai pro-

noncé le nom de son cousin. Je n'ai pas recommencé depuis, vous savez, après les signes d'émotion que j'ai constatés en lui ! C'était une épreuve bien anodine, n'est-ce pas ? J'en ai eu des remords.

LE DOCTEUR ODRU

Vous concluez ?

LE DOCTEUR PONCELET

Que cette crise convulsive qui n'est que le commencement d'une série dans laquelle il va passer — car nous sommes du même avis, n'est-ce pas ? c'est la fin ; — a eu pour cause une explication décisive avec la Comtesse, il y a trois jours. Qu'il y ait eu une scène entre eux, là-dessus pas de doute. Je le sais par Bernard, le vieux maître d'hôtel.

LE DOCTEUR ODRU

Au sujet des enfants ? Elle aurait eu lieu il y a trois mois.

LE DOCTEUR PONCELET

Non. Tel que je connais M. de Rocqueville,



il a reçu le coup sans broncher. Je suis sûr qu'il n'a d'abord rien dit à la Comtesse. Mais il a cherché. A cette époque-là, lui qui ne lit jamais, il m'a emprunté quelques livres de médecine, où il était question d'hérédité. Je les lui ai prêtés, sans scrupules. C'est la bouteille à l'encre, cette question. Et j'étais bien sûr!... Et puis alors il ne se croyait pas si malade. Il n'y a pas plus d'une semaine que le Comte voit véritablement son état. Il a fait venir son notaire. Il a donc pensé à son testament. Il est évident pour moi qu'il a voulu savoir à ce moment-là si tous ses enfants étaient de lui.

LE DOCTEUR ODRU

Et il aurait essayé d'arracher ce secret à sa femme?

LE DOCTEUR PONCELET

Oui.

LE DOCTEUR ODRU

Et il n'a pas réussi?

## LE DOCTEUR PONCELET

Non. Et la preuve : ses enfants ne sont pas ici. Il eût été naturel qu'il m'en parlât, il ne m'en a pas ouvert la bouche, ni moi à lui. Il est vrai qu'il m'a pris à tic, tout comme le curé du village, qu'il a consigné à sa porte. C'est encore une de ses originalités. Il a beau s'appeler de Rocqueville, il est voltairien ou plutôt athée, comme un grand seigneur du dix-huitième siècle. Cette irréligion a encore grandi depuis ces dernières semaines. Prêtre et médecin, il nous met dans le même sac. Nous sommes inféodés à la Comtesse. Vous comprenez pourtant que je ne me suis pas permis de me mêler de cette affaire-là.

## LE DOCTEUR ODRU

Mais elle?

## LE DOCTEUR PONCELET

Elle? Je ne lui ai pas caché que la situation était désespérée, et elle non plus ne prévient pas ses fils. Pourquoi? Pour la même raison

qui fait que son mari ne les demande pas. Lui ne veut pas les voir parce qu'il a des doutes, elle ne veut pas qu'ils viennent, parce qu'elle a peur qu'il ne les montre, ces doutes.

## LE DOCTEUR ODRU

Je vous remercie de vos renseignements. Et dans cette maladie-là, les émotions sont interdites!... Enfin!...

## LE DOCTEUR PONCELET

J'arrive à mon humble raison de me réjouir de votre arrivée. S'il y a quelque éclat ici, avant la fin, vous ne perdrez pas un seul de vos clients à Paris. Mais moi, si j'y assistais?... J'ai un concurrent, même dans ce trou perdu. Que j'aie jamais l'air d'en savoir trop long, c'est lui qui deviendrait le médecin du château.

## LE DOCTEUR ODRU

Croyez-vous que moi aussi, je ne pourrais pas avoir des ennuis si la Comtesse écrivait au patron qu'elle n'a pas été contente de moi?

Mais c'est la considération secondaire, cela. Le devoir médical avant tout.

LE DOCTEUR PONCELET

Bien entendu.

LE DOCTEUR ODRU

Au fond il est si simple ! C'est ce que nous dit toujours Louvet : traiter en toute occasion le malade, grand seigneur ou non, comme on traite un malade d'hôpital, en ne tenant compte que de la maladie.

LE DOCTEUR PONCELET

Oui, oui, après trente-cinq ans de pratique comme moi, vous saurez que ça n'est pas toujours facile. Mais, dans le cas présent, je compte bien que vous n'aurez aucun ennui. C'est même pour vous les éviter que je vous ai raconté ces détails. Voici la Comtesse, tenez, j'aime mieux ne pas être là quand elle va vous interroger. Je passerai cet après-midi, pour me mettre à votre disposition.

*(Il sort.)*

## SCÈNE IV

LE DOCTEUR ODRU, LA COMTESSE

LA COMTESSE

Eh bien, docteur, vous avez examiné mon mari? Je vois que le docteur Poncelet s'en va. C'est donc que vous ne trouvez pas la situation si grave.

LE DOCTEUR ODRU

Je ne crois pas qu'il y ait un danger immédiat, madame. Il y a une rémission évidente dans les symptômes.

LA COMTESSE

Mais l'avenir? (*Silence du docteur.*) Vous ne répondez pas, monsieur. Vous avez tort. Je ne suis qu'une femme, mais j'ai du courage. Je sais regarder en face les situations, d'autant plus qu'il peut y avoir ici, pour moi, un devoir à remplir envers mes enfants. J'ai trois fils, monsieur. Tous trois sont loin.

LE DOCTEUR ODRU

Vous ne les avez pas encore prévenus de la maladie de leur père?

LA COMTESSE

A moitié. Naturellement, s'il y avait un danger imminent...

LE DOCTEUR ODRU

En mon âme et conscience, je ne crois pas à un danger imminent...

LA COMTESSE, *comme soulagée.*

Alors vous ne pensez pas qu'il soit de mon devoir de les appeler immédiatement?

LE DOCTEUR ODRU

Cela vous regarde, madame. Je n'ai pas d'opinion là-dessus. Je suis médecin, je vous donne un avis de médecin. Je ne suis pas infail-  
lible. M. de Rocqueville peut passer ce soir, comme vous et moi d'ailleurs. Il peut être encore ici dans quinze jours, dans un mois. Encore une fois, c'est à vous de décider ce que vous devez, dans ces conditions-là, faire vis-à-

vis de vos enfants. Cependant je dois, comme médecin, ajouter encore ceci : l'état de M. de Rocqueville peut s'aggraver très dangereusement par la moindre contrariété. Si donc il vous demandait de faire venir ses enfants...

LA COMTESSE, *vivement*.

Mais il ne me l'a pas demandé.

LE DOCTEUR ODRU

S'il le demandait, votre devoir absolu serait de ne pas opposer à son désir la moindre résistance.

LA COMTESSE

Pourquoi l'opposerais-je, monsieur? Si je n'ai pas prévenu mes enfants, c'est précisément parce que M. de Rocqueville n'en a pas manifesté le désir. J'ai pensé que leur arrivée subite, à tous les trois, risquait de lui donner une de ces émotions que vous voulez lui éviter.

LE DOCTEUR ODRU, *respectueusement*.

Je ne me suis pas permis et je ne me permettrai jamais de vous demander aucune

explication, madame. Vous ne me connaissez pas; vous sauriez que vous avez devant vous un médecin et rien qu'un médecin, c'est-à-dire une machine à soigner les malades.

LA COMTESSE

Je tenais à vous les donner, pour moi, ces explications, monsieur, car vous me permettez, à moi, de ne pas vous considérer comme une machine... Vous me ferez bien l'honneur de penser que vous êtes ici mon hôte, et j'espère que vous prendrez vos repas avec moi.

LE DOCTEUR ODRU

Cela dépendra de l'état de mon malade.

## SCÈNE V

LES MÊMES, plus LE COMTE

*La porte s'ouvre. Le comte de Rocqueville, roulé dans un large fauteuil, apparaît sur le seuil.*

LE COMTE

Votre malade va beaucoup mieux, docteur,



et il est content de vous le dire lui-même. (*À la Comtesse.*) Ma chère amie, je désirerais causer avec le docteur Odrü. (*Geste de la Comtesse.*) Ma chère amie, je vous répète que je désirerais causer avec M. Odrü, en tête-à-tête.

## LA COMTESSE

Mais...

LE DOCTEUR ODRÜ, *à la Comtesse.*

Faites ce que veut M. le Comte, madame. (*La reconduisant.*) Vous savez ce que je vous ai dit : à tout prix ne pas le contrarier.

*La Comtesse sort.*

LE COMTE, *à Jean, son domestique.*

Laisse-moi aussi. Je sonnerai quand j'aurai besoin de toi. Que ma chambre soit prête. (*Jean sort.*) Merci, docteur, de m'avoir compris. Le pire de la maladie, c'est cette servitude vis-à-vis de notre entourage... Poncelet ne voulait pas voir ça. Il ne saura jamais le mal qu'il m'a fait par les impatiences qu'il m'a données. Mais ne parlons pas de moi...

Je suis désolé de ne pouvoir vous faire les honneurs de Rocqueville. Vous êtes bien installé, j'espère?

LE DOCTEUR ODRU

Admirablement, merci... D'ailleurs, je ne crois pas rester longtemps. Vous êtes déjà mieux et je compte bien que ce mieux...

LE COMTE

Ne me mentez pas. Ce n'est pas la peine... Je suis perdu et je le sais. En attendant (*geste du docteur*), c'est vrai que je suis moins mal ce matin... Aussi je ne veux pas que vous vous croyiez obligé de vous enfermer avec moi dès votre arrivée. Sitôt ma chambre faite, j'irai me reposer, et vous irez, vous, jusqu'au village vous promener. Ce matin d'automne est charmant. En ai-je fait des belles courses à cheval par des temps comme celui-ci!... (*Un soupir.*) Il faut que vous vous entendiez avec le pharmacien pour les inhalations d'oxygène et pour ces injections à... à... comment dites-vous,

à la spartéine? Puis je tiens à ce que vous voyiez notre église. Elle est du onzième siècle, vous savez, elle est très curieuse.

LE DOCTEUR ODRU, *en souriant.*

Si elle a attendu ma visite neuf cents ans, elle l'attendra bien encore un jour. Rien ne presse.

LE COMTE, *plus impatient.*

Je désire que vous alliez au village. En y allant vous pouvez, d'ailleurs, me rendre un véritable service. J'ai quelques dépêches à faire porter, et je tiens à les confier à quelqu'un de sûr. (*Suppliant.*) Ne dites pas que vous refusez de vous en charger.

LE DOCTEUR ODRU, *après une hésitation.*

Non, non, mais...

LE COMTE, *soudainement hautain.*

Mais quoi? Vous ne supposez pas, docteur, que je vais vous demander de porter des dépêches que je n'ai pas le droit d'envoyer? Vous aillez vous en rendre compte vous-même.

J'écris difficilement; voulez-vous me servir de secrétaire?

LE DOCTEUR ODRU

Vous vous êtes mépris, monsieur le Comte, sur mon « mais » de tout à l'heure. J'ai simplement tenu à réserver ma liberté, pour le cas où je ne pourrais pas aller au village ce matin...

LE COMTE, *avec autorité.*

Vous irez. J'ai là une lettre du professeur Louvet, sur vous, où il me parle de votre conscience et de votre cœur, en des termes!... Vous ne serez pas comme Poncelet. Vous ne voudrez pas m'avoir infligé de ces émotions dont je sens qu'elles me tuent. Je dirai presque : comme médecin, vous n'en avez pas le droit.

LE DOCTEUR ODRU

Voyons, monsieur le Comte, ne vous excitez pas, et dictez-moi vos dépêches.

LE COMTE, *tirant un papier de sa poche.*

Ce n'est qu'un même télégramme à envoyer à ces trois adresses.

LE DOCTEUR ODRU, *lisant.*

*Monsieur Georges de Rocqueville, capitaine au 25<sup>e</sup> dragons, à Nancy...*

LE COMTE

C'est mon fils aîné...

LE DOCTEUR ODRU, *lisant.*

*Monsieur Robert de Rocqueville, attaché à la Légation de France, à Bruxelles... Monsieur André de Rocqueville, élève à l'École polytechnique...*

LE COMTE, *dictant.*

« Père au plus mal, t'attendons demain par express arrivant à neuf heures du matin. »  
(*Avec colère, voyant qu'Odru s'est arrêté.*) Écrivez, monsieur.

LE DOCTEUR ODRU, *posant la plume.*

Je ne peux pas écrire cela, monsieur. Vous m'avez parlé de mon devoir de médecin. Vous n'êtes pas au plus mal. Je n'écrirai pas cela.

LE COMTE

Ah ! vous ne voulez pas écrire cela ?

LE DOCTEUR ODRU

Non, monsieur, non !

LE COMTE, *se levant.*

Je l'écrirai donc moi-même. (*Mettant la main sur son cœur.*) Ah !

LE DOCTEUR ODRU, *allant à lui.*

Vous souffrez ?

LE COMTE

Non, ce n'est rien.

*Il va vers la table et il écrit. Son visage, ses gestes, son attitude, tout exprime une angoisse arrivée à son plus haut terme.*

LE DOCTEUR ODRU

Je vous assure, monsieur...

LE COMTE

Laissez... (*Solennellement.*) Maintenant, docteur, voici ce que je vous demande. Vous allez me donner votre parole d'honneur que vous porterez ces télégrammes tout de suite à la poste, et que personne ne saura que vous les avez expédiés, personne... Vous ne répondez

pas? Vous ne voulez pas me faire cette promesse?

LE DOCTEUR ODRU

Comment voulez-vous, monsieur, que je vous fasse cette promesse? Il y a quelque chose derrière l'envoi de ces dépêches.

LE COMTE, *hautain*.

Et que voulez-vous qu'il y ait, monsieur? Il y a que Mme de Rocqueville a peur pour moi de l'arrivée de mes enfants et que j'ai besoin, moi, de leur présence... Il y a que Mme de Rocqueville ne me croit pas si malade, et que, moi, je me sais mourant. Je leur ai indiqué les heures des trains, de manière à ce qu'ils arrivent tous ensemble à la prochaine gare qui est à deux lieues d'ici... Je veux que mes fils aient ces dépêches, et je ne veux pas que d'autres télégrammes leur arrivent qui contredisent ceux-ci. Voilà pourquoi je vous demande et de porter ces dépêches et de m'en garder le secret.

LE DOCTEUR ODRU

Monsieur le Comte, je vous répondrai très simplement : j'ai auprès de vous une mission uniquement médicale dans laquelle je dois me renfermer. Vous me dites vous-même que Mme la Comtesse et vous, différez d'avis sur un certain point qui concerne vos rapports de famille. Porter des dépêches dans les conditions que vous me demandez serait prendre parti entre vous et elle. Je ne le ferai pas... parce qu'encore une fois, c'est en dehors de ma mission médicale.

LE COMTE, *se dressant.*

Et m'ausculter, est-ce en dehors de votre mission médicale? Écoutez mon cœur et voyez l'état où vous me mettez.

*Le médecin presque malgré lui se penche et ausculte le malade.*

LE DOCTEUR ODRU, *effrayé.*

Étendez-vous de suite, monsieur, et ne remuez pas de quelques instants.



*Il veut le recoucher.*

LE COMTE

Non, je ne m'étendrai pas, puisque vous ne voulez pas faire ce que je vous demande.

LE DOCTEUR ODRU

Je le ferai, monsieur, si vous m'obéissez.

LE COMTE

Non, non. Votre parole, je veux votre parole.

LE DOCTEUR ODRU, *cédant.*

Je vous donne ma parole. Je porterai les dépêches et personne n'en saura rien.

LE COMTE

Et tout de suite?

LE DOCTEUR ODRU

Tout de suite. Mais étendez-vous. Étendez-vous.

LE COMTE, *allant à son fauteuil.*

Merci. Je vous obéis, vous voyez, parce que je veux vivre jusqu'à ce qu'ils viennent. Vous me ferez bien vivre jusqu'à ce qu'ils viennent?

LE DOCTEUR ODRU, *bouleversé.*

Vous vivrez, monsieur, vous vivrez. Seulement il ne faut pas recommencer ces imprudences. Il faut rentrer dans votre chambre aussitôt, et vous coucher, prendre vos gouttes et ne plus bouger jusqu'à ce que je revienne. Vous me le promettez?

LE COMTE, *sonnant.*

Vous avez ma promesse, comme j'ai la vôtre. (*Jean entre.*) Jean, je me sens fatigué et je voudrais me reposer.

JEAN

La chambre de monsieur le Comte est prête.

LE COMTE, *pendant qu'on roule son fauteuil.*

A tout à l'heure, docteur... Ce sera fait, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR ODRU

Ce sera fait.

## SCÈNE VI

LA COMTESSE, LE DOCTEUR ODRU

*Le médecin prend les dépêches, les regarde, esquisse un geste de mécontentement, et les met dans sa poche. Pendant ce temps, la Comtesse entre.*

LA COMTESSE

Vous montez chez vous, docteur? Vous savez que si vous avez besoin de quoi que ce soit...

LE DOCTEUR ODRU

Non, madame la Comtesse, je vous remercie, je sors, je vais au village.

LA COMTESSE

Je dois moi-même y aller dans une demi-heure; j'ai commandé la voiture. Si vous voulez en profiter?

LE DOCTEUR ODRU

Je préfère marcher, madame, j'ai passé la nuit en chemin de fer, le grand air me remettra

tout à fait. J'ai à voir le pharmacien. M. le Comte m'a parlé de votre église qui est très belle. Je la visiterai.

LA COMTESSE

Un mot encore. Vous me paraissez inquiet, nerveux, et cela me trouble. M. de Rocqueville n'est pas plus mal?

LE DOCTEUR ODRU

Non, madame. Rien n'a changé depuis tout à l'heure.

LA COMTESSE

C'est que vous allez me laisser sur une impression très angoissante. En votre âme et conscience, vous vous en tenez toujours à la réponse que vous m'avez faite tout à l'heure, sur l'opportunité de faire venir ou de ne pas faire venir mes fils?

LE DOCTEUR ODRU

Je m'en tiens à la même réponse. Oui, madame.

*Il va pour sortir.*

LA COMTESSE, *le rappelant.*

Docteur, je vous jure que ma curiosité n'est ni vaine ni indiscreète. M. de Rocqueville ne vous a rien dit en dehors des choses concernant sa maladie?

LE DOCTEUR ODRU

Madame, je ne comprends pas.

LA COMTESSE

Le Comte ne vous a vraiment rien, rien demandé qui sorte du domaine médical, où vous m'aviez dit que vous teniez à vous enfermer?

LE DOCTEUR ODRU, *après une courte hésitation.*

Non, madame.

LA COMTESSE

Je vous remercie. Puisque je dois aller au village après vous, ma voiture sera à onze heures devant l'église, si vous voulez rentrer avec moi...

LE DOCTEUR ODRU

Volontiers, madame la Comtesse, je vous remercie...

## SCÈNE VII

LA COMTESSE, seule.

LA COMTESSE

Comme cet homme-là sait mal mentir!...  
Qu'est-ce qu'il lui a dit?

*Rideau.*

**ACTE II**





Même décor. Vingt-quatre heures après.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE, BERNARD

LA COMTESSE

Les chambres de ces messieurs sont prêtes, Bernard?

BERNARD

Oui, madame la Comtesse. Il n'y a pas eu grand'chose à faire. J'y avais l'œil. J'ai toujours pensé que madame la Comtesse appellerait ces messieurs d'un moment à l'autre, et alors...

LA COMTESSE, *regardant la pendule.*

Le chef a bien compris? Le déjeuner sera prêt, dès leur arrivée, dans un quart d'heure?

BERNARD

Ils ne seront pas ici dans un quart d'heure. Madame la Comtesse sait bien que le petit train a toujours du retard. Il est dix heures et demie. S'ils sont ici avant onze heures!... Pourvu que ça ne fasse pas trop d'émotion à M. le Comte?...

LA COMTESSE

C'est ce que je me demande. Il n'y a que le docteur qui puisse savoir cela. Bernard, voulez-vous me l'appeler?

*Bernard sort. La Comtesse reste quelques minutes seule et plongée dans ses pensées.*

## SCÈNE II

LA COMTESSE, LE DOCTEUR ODRU

LE DOCTEUR ODRU

Vous m'avez fait appeler, madame la Comtesse?

## LA COMTESSE

Oui, monsieur. (*Elle tire d'un buvard trois télégrammes.*) Prenez connaissance, je vous prie, de ces trois dépêches que j'ai reçues ce matin de mes enfants.

*Le docteur les prend, les parcourt et les lui rend sans oser la regarder.*

## LE DOCTEUR ODRU

Alors ils vont arriver!... (*Après un silence et gêné.*) Vous me permettrez de vous quitter, madame. J'écris une longue lettre au professeur Louvet sur les observations que j'ai pu faire, et je voudrais qu'elle partit avec le courrier.

*Il va pour sortir.*

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Non, restez. Quand vous êtes sorti hier matin, monsieur, vous êtes allé au village. Vous avez mis à la poste trois télégrammes que mon mari vous avait donnés pour faire venir mes fils. Pourquoi avez-vous fait cela à mon insu, à moi, la mère?

LE DOCTEUR ODRU, *évasif*.

Madame la Comtesse, je vous ai dit hier que j'étais ici comme médecin...

LA COMTESSE

C'est comme médecin que vous êtes allé porter ces dépêches? Car vous les avez portées; j'ai fait une enquête. D'ailleurs, qu'il y ait eu des dépêches envoyées, c'est écrit là, dans la réponse de mon second fils. (*Elle lit.*) « Bouleversé par télégramme, prendrai train que vous indiquez... » Ainsi, venu dans cette maison pour soigner un malade, vous avez pris parti entre ma volonté et celle de mon mari. Car enfin, si je n'appelais pas mes enfants, c'est que j'avais une raison... Est-ce là ce que vous me disiez? Où est-elle, cette conscience professionnelle dont vous me parliez hier? Où est-elle?

LE DOCTEUR ODRU

Je n'ai pas à vous rendre compte de mes actes, madame. Je n'ai jamais rien fait ici que cette conscience ne m'ait commandé.

## LA COMTESSE

Naturellement, vous ne conviendrez jamais que c'est vous qui avez porté ces dépêches au village, hier matin, quand vous avez refusé ma voiture et prétexté que vous aviez besoin de marcher. M. de Rocqueville aura trouvé le moyen de vous arracher une promesse et une parole, je ne sais pas comment... Tout ce que je sais, c'est qu'il ne vous a pas dit son véritable motif... Vous n'auriez jamais envoyé ces dépêches, je vous le jure...

## LE DOCTEUR ODRU

Si M. de Rocqueville avait voulu me parler de ses affaires de famille, je l'aurais arrêté au premier mot, comme je me suis permis et comme je me permets de vous arrêter, madame.

*La porte s'ouvre.*

JEAN *paraît.*

Madame la Comtesse, M. le Comte veut recevoir ces messieurs ici.

LE DOCTEUR ODRU

Il s'est levé?

JEAN

Oui, monsieur le docteur. Vous m'avez recommandé de ne pas le contrarier. Il a fallu que je l'habille. Il m'a demandé de dire à Mme la Comtesse de rester. Il veut lui parler. Nous allons l'amener, Bernard et moi. Vous savez. Si je ne lui avais pas dit oui, il serait venu tout seul. Quand il veut quelque chose, monsieur le docteur!... Et puis, il est le maître.

LA COMTESSE

Dites à M. le Comte que je l'attends. (*Au docteur, affolée.*) Monsieur, vous pouvez encore réparer le mal que vous avez fait, sans le savoir... Allez au-devant de mes enfants, dites-leur que leur père est trop souffrant pour les recevoir. Empêchez qu'il ne les voie...

LE DOCTEUR ODRU

Je ne peux pas, madame, je ne peux pas. Je n'empêcherais cette visite que si je croyais qu'elle

est dangereuse pour le malade. Au contraire, vous êtes obligée de reconnaître vous-même qu'il s'est opéré en lui une véritable résurrection, depuis qu'il sait que ses fils vont être là!

## LA COMTESSE

Vous ne comprenez donc rien, monsieur? Vous ne voyez donc pas que je suis à l'agonie, qu'il se passe ici un drame affreux où vous êtes acteur, qu'il va se commettre un crime dont vous êtes le complice... (*Plus bas, comme égarée.*) Si le Comte fait venir ses enfants, comme il l'a fait, à mon insu, en abusant de vous, c'est qu'il veut se venger de moi par eux... (*Elle regarde autour d'elle, puis montrant une porte.*) Tenez, monsieur, je ne vous demande plus rien, qu'une seule chose, ne vous en allez pas, restez là dans cette pièce, à portée de la voix, pendant l'entretien que je vais avoir avec mon mari, et que vous entendrez. (*Se prenant la tête dans les deux mains.*) Ah! Quelle honte! quelle honte! Mais c'est le seul moyen... Je

la subirai, pour mes fils. Dieu trouvera que c'est assez et il m'épargnera l'autre épreuve...  
*(Prenant par le bras le docteur qui hésite.)* Oui, monsieur, entrez là et écoutez. Vous allez savoir pourquoi cet homme vous a fait porter ces dépêches. Je vous le répète, il veut se venger de moi. Se venger d'une mère à travers ses enfants! C'est une infamie. Vous ne la permettrez pas, puisque vous pouvez encore l'empêcher. Allez, monsieur, allez. Je l'entends...  
*Le docteur, poussé par elle, entre dans la chambre, pendant que le Comte paraît, appuyé sur les deux domestiques.*

### SCÈNE III

LA COMTESSE, LE COMTE

*Pendant toute cette scène, la porte dans le pan coupé à droite qui donne dans la chambre où est le médecin est restée entre-bâillée. On aperçoit, un*



*instant, le docteur Odru qui, malgré lui écoute, bouleversé.*

LE COMTE, *quand Jean et Bernard sont partis.*

Vous avez compris, Christine, pourquoi j'ai voulu vous parler. Vos fils vont être ici dans quelques minutes. Vous croyiez m'empêcher de les prévenir? Je sais tromper, moi aussi, quand je veux.

LA COMTESSE

Vous n'aviez pas besoin de cette ruse, André. Si vous m'aviez manifesté seulement le désir de les voir, je vous assure que je leur aurais télégraphié moi-même.

LE COMTE

Mon moyen était plus sûr, mais avant qu'ils soient ici, une dernière fois, voulez-vous parler?

LA COMTESSE

Je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire.

LE COMTE

Une dernière fois, le nom de celui qui n'est pas de moi?

LA COMTESSE

Cela, jamais.

LE COMTE

Je saurai bien vous y forcer.

LA COMTESSE

Quand on a souffert ce que j'ai souffert, il n'y a rien qu'on ne puisse supporter. Vous le savez, ce que j'ai souffert, puisque vous avez lu cette malheureuse lettre.

LE COMTE

Vous osez parler de votre souffrance? Vous vivez, vous. Moi, je meurs, et de cela.

LA COMTESSE

Vengez-vous, mais sur moi, sur moi seule.

LE COMTE

Le nom!... Je veux savoir le nom!... Ah! si je l'avais lu, écrit dans ce morceau de lettre que j'ai arraché du feu. Je me suis brûlé les mains, à fouiller dans cette cheminée. Une minute, j'ai dû m'asseoir, tant mon cœur me faisait mal. Ç'a été la première attaque. Je

n'avais pas mon âge quand je suis entré dans la chambre, en revenant de cette promenade à cheval... Vous ne m'attendiez pas sitôt, j'ai tout de suite vu que vous étiez bouleversée... J'ai vu les papiers qui se consumaient dans le feu... Et puis, cette visite est venue, vous avez dû descendre au salon. Ah! si j'étais rentré plus vite, il serait resté d'autres morceaux de lettres de votre amant et j'aurais su... « Notre fils... notre fils!... » J'ai, du moins, lu ces mots de son écriture, cette écriture que je connais si bien, de cet homme qui m'a tant trahi! Le nom de cet enfant, je veux savoir le nom! Voyons, répondez. Est-ce Georges, mon aîné?... Non. Ça, c'est impossible, vous étiez si jeune!... Est-ce Robert, le second? C'est impossible encore... Alors, c'est André, le dernier?... Je l'ai tant aimé! Non. C'est mon sang. Voyons, lequel, lequel?

LA COMTESSE

Je ne répondrai pas. Je suis une mère. Je

ne peux pas vous livrer mon enfant quand vous avez dans l'âme toute cette haine. Je ne pourrais vous le dire, ce nom, que si vous me donniez votre parole de gentilhomme que vous ne ferez rien qui puisse apprendre à ses frères ce qu'ils doivent toujours ignorer...

LE COMTE

C'est à moi de vous dicter des conditions... Vous êtes la coupable et je suis le juge, et j'espère, le justicier.

LA COMTESSE

Si j'ai été coupable, très coupable envers vous, André, avec quelles larmes faudra-t-il vous en demander pardon? Celles que j'ai versées depuis trois mois ont tout expié, je vous le répète.

LE COMTE

Et le bâtard continuerait d'être dans la maison, lui? Écoutez bien, vous avez encore quelques minutes pour vous décider. Vous allez me dire son nom, et alors, c'est lui seul

que je frapperai. Il est l'intrus, il doit le savoir. Il acceptera ma volonté. Je veux que rien ne lui arrive, dans mon héritage, de ce qui me vient des miens. Ni Rocqueville, ni l'autre terre. C'est trop juste. Je veux qu'il vous juge, et que ses sentiments pour vous soient le châ-timent de votre long mensonge. C'est juste aussi. Je veux atteindre son père en lui, c'est juste, c'est juste... J'ai été si ignoblement bafoué! C'est ma vengeance. Si vous me l'en-levez, en vous taisant, vous me forcerez à en chercher une autre, et pire... Que la respon-sabilité de celle-là retombe sur vous!

LA COMTESSE

Une autre? Pire?

LE COMTE

Si je ne sais pas le nom, tout à l'heure, quand vos trois enfants seront là, je leur dirai à tous trois ce que vous avez fait.

LA COMTESSE

A eux?

## LE COMTE

Oui, à eux. A tous les trois. Je leur dirai que vous avez eu un amant, et qui, et comment je l'ai su. Je leur lirai un morceau de la lettre de l'infâme, cette lettre que vous avez gardée. — Faut-il que vous l'ayez aimé! — Ils liront cette phrase : « Notre fils. » Ils sauront qu'un d'entre eux n'est pas du même père que les autres. Je pourrai partir ensuite.

## LA COMTESSE

Vous ne pouvez pas faire cela; vous ne le ferez pas... Pensez que vous pouvez demain paraître devant Dieu... Et Dieu sait punir... Vous le voyez bien par moi...

## LE COMTE

Demain, je serai dans le néant, mais je serai vengé et bien vengé!

## LA COMTESSE

Non. Vous n'avez pas le droit de me déshonorer devant mes enfants; les deux qui sont vos fils. Non, non, vous n'allez pas les frap-

per, eux, dans leur amour pour leur mère, vous n'allez pas...

LE COMTE

Alors dites le nom.

LA COMTESSE

Eh bien... (*Hésitant.*) Je ne peux pas, je ne dois pas...

LE COMTE

C'est donc vous qui l'aurez voulu... Je vous donne ma parole que je vais faire ce que j'ai dit.

LA COMTESSE

Alors, vous ne les verrez pas. Je les empêcherai d'entrer. Le médecin dira que vous êtes trop malade pour les voir.

LE COMTE

Le médecin? Vous oubliez que je n'ai plus affaire à ce Poncelet, votre créature. Le docteur Odru est un homme d'honneur qui ne se prêterait pas à cette infamie. Il me laissera voir mes enfants, puisque j'en ai la force. (*Terrible.*) D'ailleurs, moi vi-

vant, on m'obéira. Oui ou non, suis-je le maître?... Ah!...

*Il marche vers sa femme, puis il suffoque  
et chancelle.*

LA COMTESSE

André! André!... (*Courant à la porte.*) Docteur! docteur!...

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DOCTEUR ODRU

LA COMTESSE

Voyez, il se trouve mal.

LE DOCTEUR ODRU, *penché sur le comte.*

C'est une syncope.

LA COMTESSE

Je vais chercher des sels. Tenez.

*Elle tend un flacon au docteur.*

LE DOCTEUR ODRU

Merci. Mais ce qu'il faut, et absolument,



c'est l'étendre... (*Regardant autour de lui.*)  
Là... tout de suite!...

*Il porte le malade sur un fauteuil. Il regarde  
les pupilles et tâte le pouls.*

BERNARD, *ouvrant la porte, suivi par Jean.*

Madame la Comtesse! Madame la Comtesse,  
nos jeunes messieurs sont au bout de l'ave-  
nue... (*Il s'arrête.*) Monsieur le Comte est plus  
mal?

LE DOCTEUR ODRU, *à la comtesse.*

Les convulsions commencent, madame.  
C'est grave. En le saignant, on peut encore le  
sauver. Il n'y a que cela à faire, mais vite,  
vite. (*Aux deux domestiques.*) Vous, courez  
chercher tout ce qu'il faut. Je m'y attendais.  
J'ai tout préparé, dans le tiroir, celui de la table  
de toilette, à droite... Mais vite, vite... (*Les  
domestiques sortent et reviennent, l'un avec une  
cuvette couverte, l'autre avec une serviette enroulée  
où sont préparés les instruments nécessaires.*) Bon,  
merci... (*Le docteur étale les objets et se lave les*

*mains.)* Ah ! la lampe ! Oui, que je flambe ma lancette. Retrouvez-lui la manche... Puis enroulez la bande, comme l'autre fois...

JEAN

Je sais, monsieur le docteur.

*Jean et Bernard s'empressent. Pendant ces nouveaux préparatifs, le docteur Odru tient la lampe à alcool et flambe sa lancette. La Comtesse l'appelle et ils font quelques pas sur le devant du théâtre en parlant à voix basse.*

LA COMTESSE

Docteur ?

LE DOCTEUR ODRU

Madame ?

LA COMTESSE

Est-ce qu'il va retrouver sa conscience ?

LE DOCTEUR ODRU

Avec la saignée, oui, madame, et, j'espère, aussitôt.

LA COMTESSE

Et après ?

LE DOCTEUR ODRU, *hochant la tête.*

Après? Ce n'est plus qu'une question d'heures, j'en ai bien peur, à présent.

LA COMTESSE

Vous l'avez entendu. Ne dites pas non. Vous savez ce qu'il veut faire. Il le fera. S'il échappe à cette crise, si vous le rappelez à lui, — vous venez de le dire vous-même, — c'est pour retomber dans d'autres tout de suite. Ce que vous allez lui rendre maintenant, ce n'est pas la vie, c'est le temps de me déshonorer aux yeux de mes enfants.

LE DOCTEUR ODRU, *regardant du côté du Comte.*

C'est pourtant vrai qu'il est perdu!

LA COMTESSE

Moi aussi, je vais l'être, perdue!... Si vous vouliez, pourtant?...

LE DOCTEUR ODRU, *la regardant à son tour,  
et détournant les yeux.*

Non, madame, non. Je ne dois rien écouter que ma conscience de médecin.

LA COMTESSE

Et cette conscience vous dit qu'il vaut mieux prolonger sa vie d'une heure, moins peut-être, pour qu'il ait le temps de nous déshonorer, de jeter à jamais le malheur sur nous, de faire de ses enfants autant de Caïns dressés les uns contre les autres?

LE DOCTEUR ODRU

Oui, ce que va faire cet homme est abominable, et je vais lui en donner le temps!... Ah! Où est mon devoir? Où est mon devoir?

LA COMTESSE, *suppliante*.

Dans la pitié pour une mère et ses enfants.

LE DOCTEUR ODRU, *avec horreur*.

Ne me tentez pas ainsi, madame, ne me tentez pas. Si je ne saigne pas cet homme, et tout de suite, il est mort, et vous et moi nous sommes deux assassins!

LA COMTESSE, *reculant*.

Deux assassins? Oui, c'est vrai.

JEAN, *appelant.*

Son bras est prêt, monsieur le docteur.

BERNARD

Docteur, docteur ! Monsieur le Comte a l'air plus mal.

LA COMTESSE, *à Odru, après un débat intérieur.*

Vous avez raison, monsieur, je viens d'être folle. Votre devoir est là... Allez ! allez !... Je n'aurai pas cette autre chose sur la conscience !...

LE DOCTEUR ODRU, *comme délivré.*

Merci, madame...

*Il est retourné auprès du malade, derrière un paravent qu'on a installé de façon à masquer la vue de la saignée, sans cependant cacher complètement le Comte aux yeux des spectateurs. On voit le docteur et les valets de chambre penchés sur le malade. La Comtesse s'est levée, comme pour s'approcher ; puis elle retombe sur la chaise placée près de la table, et elle se parle à elle-même d'une voix entrecoupée.*

## LA COMTESSE

Jusqu'où suis-je descendue?... Si ce médecin m'avait écoutée, pourtant?... Mes fils vont être là, il va revivre, il va parler... Que faire?... Mourir? me tuer?... Tout à l'heure le meurtre, maintenant le suicide. Le crime, toujours, quand je veux échapper... (*Elle joint les mains.*) Mon Dieu, donnez-moi plutôt la force d'expier, puisque vous le voulez...

*Elle a un sanglot, et, désespérée, elle appuie sa tête contre ses mains jointes, et prie.*

## BERNARD

Voyez, monsieur le docteur, il rouvre déjà les yeux.

## JEAN

Oui, c'est comme l'autre jour, avec M. Poncelet, on dirait qu'il va vous reconnaître.

## LE DOCTEUR ODRU

Prenez les oreillers et redressez-le, progressivement. (*Au Comte.*) Comment vous sentez-vous, monsieur le Comte?

LE COMTE, *revenant à lui.*

Où suis-je?... C'est vous, mes enfants?... Jean... Bernard... Vous, docteur... Ah! ça va mieux... Je me sens bien soulagé... Je respire. Je vais vivre, n'est-ce pas, jusqu'à ce qu'ils arrivent... (*Reconnaissant la Comtesse qui s'est avancée vers lui, et avec un mouvement de haine.*) Elle!... Les enfants!... Je veux les enfants!...

BERNARD

Ils doivent être bien près, monsieur le Comte. Je cours au-devant d'eux leur dire de monter bien vite, n'est-ce pas, madame la Comtesse?

LE DOCTEUR ODRU, *au Comte.*

Il vaudrait peut-être mieux attendre, au contraire... Après la secousse que vous venez d'éprouver...

LE COMTE

Non, docteur, je me sens fort, je veux les voir avant de mourir. Qu'ils viennent!...

LA COMTESSE, à *Odru*.

C'est moi qui vous demande de ne pas vous opposer à cette visite, docteur. Oui, Bernard, allez les chercher et préparez-les... (*Bernard sort. Au Comte.*) Vous voyez, monsieur, que j'accepte votre volonté... Je ne me défends plus... J'ai une dette envers vous... J'achève de la payer. Mes fils sauront tout. Seulement, permettez que ce soit moi qui leur parle, devant vous, tout à l'heure. Il y a une noblesse dans l'aveu, laissez-moi l'avoir. Qu'ils apprennent mon repentir, en même temps que ma faute ! Qu'ils le voient ! Qu'ils l'entendent ! Justice sera faite, puisque vous le voulez, mais avec un peu de pitié !... Vous vous taisez ? Vous êtes donc inexorable ?

*Bernard est apparu sur la porte. Il regarde en faisant signe d'attendre aux personnes qui le suivent.*

LE COMTE, *impérieux*.

Bernard, faites entrer ces messieurs.



*La Comtesse défaillante s'appuie sur la muraille.  
Le docteur va à la porte, pendant que les jeunes  
gens entrent.*

LE DOCTEUR ODRU, *tout bas à Bernard.*

*Allez-vous-en ! Allez-vous-en !*

*Georges, André et Robert de Rocqueville entrent  
très vite. Dans un dernier effort, le Comte s'est  
dressé. Il appelle l'ainé : « Georges », d'une  
voix déchirante, et il l'embrasse longuement. Il  
regarde ensuite fixement André, le plus jeune,  
qui s'est avancé, et, après quelques minutes  
d'hésitation, il l'attire sur son cœur, de plus en  
plus ému. Quand son étreinte se desserre,  
Robert, le second des fils, s'avance, à son tour.  
Le Comte, le bras tendu, l'arrête, d'un geste me-  
nacant. Le jeune homme reste interdit. La Com-  
tesse de Rocqueville, qui s'est approchée comme  
pour se jeter entre son fils et son mari, chancelle,  
éperdue. Un silence. Le Comte a vu le geste et  
l'émoi de la Comtesse. Il est sûr maintenant. Il  
fixe sur Robert des yeux terribles. Les deux*

*autres frères croient que leur père est dans le délire.*

GEORGES, *suppliant.*

Mon père, vous ne reconnaissez pas Robert, notre frère?

ANDRÉ, *de même.*

Mais oui, père, c'est notre Robert.

LE COMTE, *les regardant les uns après les autres.*

Comme ils s'aiment!... Les pauvres enfants!... (*Après une suprême hésitation.*) Robert! Embrasse-moi!

*Robert se jette dans les bras du Comte. Celui-ci réunit les têtes des trois jeunes gens dans un même embrassement, puis il chancelle et tombe mort.*

RIDEAU.

FIN















PQ Bourget, Paul Charles Joseph  
2199 Un cas de conscience  
C3  
1910

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

